

Patchwork

À Irène Jacob, que l'on n'attendait pas forcément dans ce rôle, revient la fonction de récitante. Elle s'impose avec aisance et naturel, et prête son beau timbre de voix à des textes écrits pour l'occasion par David Lescot, ainsi qu'à des poèmes de Walt Whitman et Charles Reznikoff. Elle démontre aussi au passage des talents de chanteuse. Lescot se plaît à détourner les clichés, n'hésitant pas à métamorphoser son interprète en artiste de cabaret blonde platine pour une *ministrel song* sur la récolte du coton, avec la complicité de D' de Kabal qui slamme sur le Ku Klux Klan. Toutes les idées ne sont pas aussi bonnes, et à d'autres moments le metteur en scène se montre moins inspiré (l'évocation quelque peu interminable du film *John Mc Cobe* de Robert Altman).

C'est l'écueil des spectacles de ce genre : difficile d'éviter l'aspect patchwork. Bien que savamment imbriqués les uns dans les autres, les tableaux sont de longueur variable et d'intérêt inégal. On regrette qu'un bref *spiritual* passe si vite, tandis que tels autres passages récités traînent en longueur (d'autant que les textes de Lescot sont, disons, inégaux). L'originalité est pourtant au rendez-vous, et surtout à rechercher dans la forme et le ton adopté, souvent parodique et second degré. La création vidéo d'Éric Vernhes y contribue : sur un écran géant placé au centre du plateau, qui joue sur la transparence, sont projetées en alternance d'étonnantes images d'archives de l'espace urbain américain et d'autres, retravaillées, des musiciens en action.

Moments polyphoniques

L'oreille aux aguets, le spectateur attend la musique, et sur ce plan-là il n'est jamais déçu. Les deux chanteurs américains, Ursuline Kairson et Mike Ladd, font monter la température dès qu'ils apparaissent. Dans ce spectacle, c'est elle, la musique, qui porte l'émotion, et les moments les plus réussis sont aussi les plus polyphoniques, lorsque les voix des différents interprètes se fondent. La longue *Work Song* de Mike Ladd constitue à cet égard un temps fort. Chanteur ? rappeur ? slammeur ? Cet artiste au style hybride est un peu tout ça à la fois. Il est surtout un formidable interprète. Sa voix voilée, son corps habité par la musique et le rythme des mots valent à eux seuls le déplacement. Franco Mannara n'est pas en reste, qui délaïsse un moment ses guitares et autres gadgets électroniques, pour venir de façon drolatique évoquer l'immigration sicilienne, et se livrer à une réjouissante parodie de numéro de claquettes. ¶